

gouvernements ont disparu et que les anciens rapports tout de cordialité qu'il y avait entre eux ont été affermis et confirmés. » Il y avait eu, durant la crise de Bosnie, des difficultés et des heurts ; le souvenir de ces dissentiments est effacé. De même il y avait des divergences d'intérêts en Orient et en Perse ; on se met d'accord pour que ces divergences n'aboutissent pas à un différend.

Les entrevues cordiales de l'Empereur allemand avec le Tsar, les conversations de ministres, ne sont pas pour nous une chose nouvelle ou inattendue ; déjà, dans son discours du 5-11 décembre 1908, le prince de Bülow disait, faisant allusion à ses conversations avec M. Isvolski en octobre 1908 : « Nous partageons la même conviction, M. Isvolski et moi, que la politique russe ne devait pas avoir de pointe contre l'Allemagne et réciproquement ; bien plus, que les vieilles relations amicales devaient être maintenues. » N'y a-t-il donc rien de nouveau après l'entrevue de Potsdam et les déclarations du chancelier allemand ? Si, il y a un succès diplomatique de la Russie. Dans la question de Bosnie, elle s'était mal engagée et elle avait abouti à un échec, déterminé par le geste brusque de l'empereur Guillaume jetant son épée dans la balance. Depuis lors les rapports entre Berlin et Pétersbourg étaient froids et c'est à Berlin que cette froideur était particulièrement ressentie et qu'on souhaitait le plus vivement de la faire cesser. Les pages profondes où Bismarck, dans ses *Pensées et Souvenirs*, montre que c'est pour l'Empire allemand une nécessité de premier ordre de vivre en bons rapports avec son voisin de l'Est et de ne point « opter » trop complètement entre la Russie et l'Autriche, sont le bréviaire des hommes d'état allemands¹.

1. « Il est infâme, insensé et impie de couper le pont qui nous permet de nous rapprocher de la Russie. » *Pensées et Souvenirs*, II, p. 303.